

Et elles fondit en larmes.

—Qu'avez-vous donc, ma chérie ? demanda Christiane avec inquiétude. Comment ce que j'ai dit a-t-il pu vous affliger ainsi ?

—Vous le demandez ! C'est au moment où je commence à vous aimer, où je m'attache à vous, de tout mon cœur, que vous m'apprenez votre entrée au couvent...

—Calmez-vous, chère petite Antoinette ; mon entrée au couvent n'est pas prochaine, il s'en faut. Je dirai même que je ne fais pas de vœux pour la hâter, car le signal de mon départ sera la perte de l'être que je chéris le plus en ce monde, de mon pauvre parrain que je prie Dieu de nous conserver longtemps, bien longtemps encore.

Un peu rassurée, Antoinette poussa un soupir de soulagement.

—C'est que, dit-elle : je suis si malheureuse, si seule ! Loin de ma famille, je n'ai que vous, Christiane.

—Comment se fait-il, demanda celle-ci, en hésitant un peu, qu'on vous ait exilée ainsi ? Dans le cas où ma question vous gênerait, ma chérie, n'y répondez pas : je la retire. Mais j'avoue que je ne me suis jamais expliqué votre présence au milieu de nous, et cela m'avait d'abord mise en défiance.

—Cela me soulagera, au contraire, de vous le confier, mais c'est pour vous seule, répondit Antoinette.

✱ Un signe de son amie lui ayant assuré le secret, elle versa dans ce cœur compatissant toutes les peines du sien, lui contant tout : sa jalousie enfantine contre sa belle-mère d'abord, contre son petit frère ensuite ; puis ses fautes, son repentir, l'indulgence de sa belle-mère tant qu'elle avait été coupable et son inexplicable froideur depuis que le dévouement d'Antoinette aurait dû la lui rendre plus chère.

—Je vous assure, Christiane, dit-elle en finissant, que si j'étais restée à la maison, jamais je n'aurais songé à me marier. J'étais si heureuse avec mes parents, depuis que j'aimais mon petit frère ! Mais puisqu'ils ne veulent plus de moi, ajouta-t-elle, pendant que ses larmes coulaient de nouveau, je voudrais bien me marier : j'ai besoin d'aimer et d'être aimée, et je ne suis pas comme vous, assez sainte pour n'aimer que Dieu.

—Il y a bien des voies pour aller à Lui, dit Christiane : la vie d'une bonne épouse, d'une bonne mère est aussi noble qu'utile. Nous n'avons guère d'hommes chrétiens : élevez des fils croyants, ma chère Antoinette, ce n'est pas un petit mérite. Seulement, n'acceptez point à la légère celui qui doit être leur père et, par-dessus toute chose, redoutez de prendre un oisif.

—Oui, Christiane ; mais je ne puis m'empêcher de regretter que vous ne préféreriez pas aussi cette voie. Songez donc à ce que serait un fils, élevé par une mère telle que vous !

—Un fils ? dit Christiane avec cet adorable sourire qui ne semblait pas appartenir à la terre : je ne veux pas un fils... J'en veux mille ! Je veux tous les malades, tous les infirmes, tous les estropiés, tous les pauvres, tous ces chers amis de mon Dieu à qui l'on refuse d'apprendre son nom ; tous ces blessés de la dure bataille de la vie auxquels des cœurs impies voudraient enlever même l'espérance d'un monde meilleur.

—C'est beau, Christiane ; c'est beau ! Mais ne regretterez-vous pas